



Ceux qui partent... [Jeanne BENAMEUR](#)

[Lire un extrait](#)

Tout ce que l'exil fissure peut ouvrir de nouveaux chemins. En cette année 1910, sur Ellis Island, aux portes de New York, ils sont une poignée à l'éprouver, chacun au creux de sa langue encore, comme dans le premier vêtement du monde.

Il y a Donato et sa fille Emilia, les lettrés italiens, Gabor, l'homme qui veut fuir son clan, Esther, l'Arménienne épargnée qui rêve d'inventer les nouvelles tenues des libres Américaines.

Retenus un jour et une nuit sur Ellis Island, les voilà confrontés à l'épreuve de l'attente. Ensemble. Leurs routes se mêlent, se dénouent ou se lient. Mais tout dans ce temps suspendu prend une intensité qui marquera leur vie entière.

Face à eux, Andrew Jónsson, New-Yorkais, père islandais, mère fière d'une ascendance qui remonte aux premiers pionniers. Dans l'objectif de son appareil, ce jeune photographe amateur tente de capter ce qui lui échappe depuis toujours, ce qui le relierait à ses ancêtres, émigrants eux aussi. Quelque chose que sa famille riche et oublieuse n'aborde jamais.

Avec lui, la ville-monde cosmopolite et ouverte à tous les progrès de ce XXe siècle qui débute.

L'exil comme l'accueil exigent de la vaillance. Ceux qui partent et ceux de New York n'en manquent pas. À chacun dans cette ronde nocturne, ce tourbillon d'énergies et de sensualité, de tenter de trouver la forme de son exil, d'inventer dans son propre corps les fondations de son nouveau pays. Et si la nuit était une langue, la seule langue universelle ?

“ **Quand j'écris un roman**, j'explore une question qui m'occupe tout entière. Pour *Ceux qui partent*, c'est ce que provoque l'exil, qu'il soit choisi ou pas. Ma famille, des deux côtés, vient d'ailleurs. Les racines françaises sont fraîches, elles datent de 1900. J'ai vécu moi-même l'exil lorsque j'avais cinq ans, quittant l'Algérie pour La Rochelle.

Après la mort de ma mère, fille d'Italiens émigrés, et ma visite d'Ellis Island, j'ai ressenti la nécessité impérieuse de reconsidérer ce moment si intense de la bascule dans le Nouveau Monde. Langue et corps affrontés au neuf. J'étais enfin prête pour ce travail.

Je suis partie en quête de la révolution dans les corps, dans les cœurs et dans les têtes de chacun des personnages car c'est bien dans cet ordre que les choses se font. La tête vient en dernier. On ne peut réfléchir sa condition nouvelle d'étranger qu'après. Le roman permet cela. Avec les mots, j'ai gagné la possibilité de donner corps au silence.

Sexes, âges, origines différentes. Aller avec chacun jusqu'au plus profond de soi. Cet intime de soi qu'il faut réussir à atteindre pour effectuer le passage vers l'ailleurs, vers le monde. Chaque vie alors comme une aventure à tenter, précieuse, imparfaite, unique. Chaque vie comme un poème.

J'ai choisi New York en 1910 car ce n'est pas encore la Première Guerre mondiale mais c'est le moment où l'Amérique commence à refermer les bras. Les émigrants ne sont plus aussi bienvenus que dix ans plus tôt. L'inquiétude est là. Et puis c'est une ville qui inaugure. Métro, gratte-ciels... Une ville où les femmes seraient plus libres que dans bien des pays d'Europe. Cette liberté, chacun dans le roman la cherche. Moi aussi, en écrivant.

Dans ce monde d'aujourd'hui qui peine à accueillir, notre seule vaillance est d'accepter de ne pas rester intacts. Les uns par les autres se transforment, découvrent en eux des espaces inexplorés, des forces et des fragilités insoupçonnées. C'est le temps des épreuves fertiles, des joies fulgurantes, des pertes consenties.

C'est un roman et c'est ma façon de vivre.”